

CHAPITRE XXII

Les gens de Simba. — Marche en avant. — Kabambagouzia. — L'expédition est brisée. — Mœurs et industries des naturels. — Les clubs nègres. — Attaqué par les fourmis. — Le rhinocéros blanc. — Retour de Roger. — Les épaves d'un affreux massacre

LARRIVÉE des soldats de Karéma et notre victoire sur les Rougas-Rougas changèrent notablement les dispositions des gens de Kissindeh : au début de la bataille, ils s'étaient prudemment tenus cachés dans leurs demeures, mais lorsque les chances du combat tournèrent définitivement en notre faveur, nous les vîmes accourir tous en armes pour nous prêter main-forte; nous n'eûmes pas à utiliser le beau zèle de ces bouillants carabiniers d'Offenbach, mais en revanche ils ne nous épargnèrent point les chants et

les danses, les réjouissances de toute nature dont ils prétendirent célébrer notre triomphe.

Dès le lendemain arrivèrent aussi des messagers de la part du sultan : il nous faisait féliciter d'avoir vaincu les brigands, et nous assurait de sa complète amitié ; en outre, il mettait à notre disposition non seulement son temple, mais le village entier, pendant tout le temps de notre séjour à Kissindeh. Nous déclinâmes cette offre gracieuse, car nous étions décidés à partir sans délai ; mais nous envoyâmes à notre hôte divers présents pour reconnaître ses bonnes intentions à notre égard.

Le plan du capitaine Popelin était d'enrôler à son service une troupe de Vounyamouési qui en ce moment passaient à vide revenant de Karéma où, sous la conduite d'un Arabe nommé Saive, ils avaient transporté récemment un approvisionnement destiné à Cambier. Mais, hélas ! les conditions d'un pareil voyage changeaient absolument de face : les bruits de guerre s'accroissaient à tel point, la route, infestée de bandits, était si peu sûre, que tout accord fut impossible avec ces porteurs qui, ayant rencontré chemin faisant des éclaireurs de l'armée de Mirambo, se considéraient comme ayant déjà échappé par miracle aux hordes barbares qui désolaient la contrée.

Nous parvînmes cependant à en engager quelques-uns ; mais cela ne suffisait point, lorsqu'à deux jours de là nous apprîmes l'arrivée à Kissindeh du propre fils de Simba qui se rendait avec une trentaine d'hommes vers le pays de son père ; nous tentâmes immédiatement de traiter avec ces gens de passage.

A vrai dire, ils avaient l'aspect d'affreux bandits : leurs cheveux, tressés en chenilles, formaient sur leurs têtes les coiffures les plus baroques qu'ils s'évertuaient à rendre effrayantes en les agrémentant de dépouilles d'oiseaux et de bêtes féroces ; ils brandissaient des lances, poussaient des cris rauques et des appels guerriers, sautaient en marchant et roulaient des yeux furieux : s'ils n'étaient eux-mêmes des Rougas-Rougas, à coup sûr ils les parodiaient de maîtresse façon. Du reste, en ces temps troublés, pareils travestissements n'ont rien qui doive étonner ; s'il est appelé à voyager au moment où sévit la guerre, le nègre le plus paisible s'armera d'un arsenal complet, s'affublera de toutes sortes d'oripeaux, et s'efforcera, en un mot, de ressembler à quelque redoutable brigand ; plus il se donnera l'air féroce, plus il aura le maintien agressif et les dehors bravaches, et plus aussi sa sécurité sera grande.

Le fils de Simba nous offrit non seulement les épaules de ses compagnons, mais les siennes propres, ce qui, du reste, est un usage consacré dans ce

pays : les fils des sultans nègres débutent tous par être plus ou moins pagazis ; peut-être l'exemple de Mirambo a-t-il contribué pour une large part à ennoblir là-bas la carrière de portefaix. Ce qu'il y a de certain, c'est que les rejetons des souverains font tous leurs premières armes dans les rangs des porteurs, meurtrissant leur dos ou leur tête crépue sous la lourde charge qu'on leur donne à transporter en caravane.

Quoiquē nous fussions loin d'être édifiés sur la moralité des nouveaux venus, nous acceptâmes leurs offices, mais en nous réservant de les surveiller de très près ; les conditions furent lestement débattues, arrêtées, agréées de part et d'autre, et le départ resta définitivement fixé au lendemain, 12 juin. En comptant que chacun des quarante soldats enlèverait un fardeau, le présent renfort ajouté aux Vounyamouési de Saive nous permettait d'emporter les cent charges dont se composait l'expédition.

Dans cette conjoncture, les askaris se montrèrent réellement intelligents et dévoués : bien qu'ils fussent engagés comme soldats, c'est-à-dire exempts de tout transport de colis, en présence de la situation grave où nous nous trouvions, ils n'hésitèrent pas à se transformer en porteurs ; nul d'entre eux n'y mit de mauvais vouloir ; il régnait dans cette petite troupe un excellent esprit de soumission et de discipline, d'autant plus précieux qu'il est fort rare chez le nègre.

Le samedi 12 juin, les marchandises furent extraites du tembé royal, et j'eus la satisfaction de pouvoir remettre intacte au capitaine Popelin la caravane dont on m'avait chargé pour lui ; malgré les déboires de la marche, en dépit des dangers courus et de la désertion des hommes, pas un ballot pas une caisse, pas un rouleau de fil de cuivre, ne manquaient à l'appel.

Nous nous mîmes alors en route, bien décidés à faire tous nos efforts pour atteindre Karéma à bref délai. Avant d'arriver à Kabambagouzia, nous fûmes contraints cependant de camper au bord du Gombé, comme je l'avais fait précédemment ; la couchée fut établie sur la rive gauche de ce gros cours d'eau qui, par suite des inondations, y atteint parfois jusqu'à trois milles de largeur : c'est un des affluents méridionaux de la Malagaradzi ; au milieu des nénufars et des hautes herbes sommeillent de nombreux crocodiles, et lorsqu'on effectue ce passage à gué, il est prudent de faire battre bruyamment l'eau aux alentours, afin d'éloigner ces redoutables monstres.

Enfin, le lundi 14 juin, nous arrivâmes à Kabambagouzia.

Ici je dois faire remarquer que c'est à tort qu'une publication géographique de Bruxelles fait cesser mon voyage dans l'Ougounda ; je regrette d'être forcé de contredire des géographes assurément bien informés, mais l'Ougounda se termine à Kakoma ; Kissindeh et le Gombé méridional

font partie de l'Ougara, et Kabambagouzia se trouve déjà dans l'Oukaouendi dont Simba est un des plus importants districts et qui comprend Karéma lui-même,

J'ajouterai une observation à ce sujet : pour atteindre Karéma, c'est-à-dire le point culminant de nos explorations belges dans l'Afrique centrale, il ne me restait à faire qu'une dizaine d'étapes; les événements qui vont suivre m'ont empêché de les franchir; mais, en somme, à part cette courte distance, mon voyage d'exploration dans cette partie de l'Afrique a été aussi étendu que celui de tous mes compatriotes partis de Zanzibar pour Karéma.

Le 15 juin au matin, au moment où nous faisons plier les tentes, nous apprîmes que les gens de Simba avaient déserté pendant la nuit; en même temps les quelques Vounyamouési engagés à Kissindeh vinrent nous rapporter leur paye.

« Nous nous refusons à aller plus loin dirent-ils, car le pays est en feu; des gens de l'Oufipa sont passés tout à l'heure, annonçant que la guerre sévit avec acharnement dans le sud : Mirambo et Simba sont en campagne, et ce dernier a donné ordre d'arrêter toutes les caravanes qui passent : le porry est infesté par les Rougas-Rougas qui nous attendent pour nous massacrer et pour piller vos richesses. Nous ne voulons pas nous faire tuer là-bas. Voici l'étoffe que vous nous avez donnée pour notre paye d'avance. »

Le premier moment de colère passé, nous fîmes de vains efforts pour enrôler des gens du pays; pas un qui se fût aventuré à une demi-lieue seulement du village : et bientôt, forcés de nous rendre à l'évidence de la situation, nous résolûmes de camper en ce lieu. Popelin dépêcha alors une estafette à Taborah, demandant au docteur Van den Heuvel d'envoyer dans le plus bref délai possible une centaine de porteurs et quelques bons nyamparas fidèles et énergiques.

Sur ces entrefaites, le sultan vint nous rendre visite. C'était un grand vieillard décharné, anguleux, à la peau noire, huileuse et ridée, mais, en somme, un être bienveillant; il nous proposa d'entrer dans son village, et, comme l'emplacement actuel du camp était extrêmement défavorable, nous acceptâmes son offre.

Kabambagouzia est sérieusement fortifiée : un chemin de ronde et une double palissade formant des couloirs ombreux l'entourent complètement; et ces haies touffues, véritables murailles, sont percées de meurtrières et de portes solides qui sont barricadées quand vient la nuit. Nous élevâmes le monceau de marchandises sur la grand'place, nos tentes furent dressées alentour, et les soldats s'installèrent dans les huttes, dans les tembés

voisins ou sur des nattes, autour des ballots dont ils avaient la garde.

Dans cette contrée, les demeures indigènes, quelle que soit la forme qu'elles revêtent, sont absolument dépourvues de fenêtres et de cheminées, et comme on y fait la cuisine, il s'ensuit que les murs, déjà tapissés de nombreuses toiles d'araignées, sont en outre revêtus d'une couche d'un noir luisant du plus vilain aspect; l'air y est rare, vicié, et la vermine y abonde; l'habitat de la famille est commun à celui des troupeaux: hommes, femmes, enfants, chèvres et moutons reposent sous le même toit dans une touchante promiscuité. Seul, le chef de la famille possède une *kitamba*, couchette qui se compose d'une peau de vache ou de bête quelconque; quant à l'outillage de la cuisine, il se borne à une marmite en terre sur trois cônes d'argile, dans laquelle se fait *l'ougali*, cette bouillie de sorgho qui forme la base de l'alimentation du nègre.

En dépit de cette absence complète de tout besoin, les habitants sont néanmoins industriels ou tout au moins laborieux: ils récoltent soigneusement leur grain, le battent avec de longs fléaux légèrement recourbés en forme de rames, et le mettent dans de grands lindos dont j'ai déjà fait mention; sur les toits des demeures faits de chaume, de broussaille et d'argile, séchent toutes sortes d'autres provisions, spécialement des courges, des citrouilles et des patates douces.

A Kabambagouzia l'étoffe étant un luxe presque inconnu que peuvent se permettre les chefs seulement, et encore en y apportant une parcimonie féroce, pour se vêtir les indigènes sont forcés de recourir aux moyens les plus primitifs: ils fabriquent certains tabliers ou pagnes avec des feuillets d'écorce; pour cela, ils enlèvent d'abord la première croûte de l'arbre, trop dure pour être utilisée, puis le tronc étant ainsi écorché, ils l'emmailotent dans de larges feuilles ou dans des herbes fraîches, en ayant soin d'y entretenir une grande humidité; lorsqu'elle a subi cette première préparation, la nouvelle écorce est enlevée et ils la font tremper dans l'eau pour que les filets puissent se séparer de la partie ligneuse; ils l'étendent ensuite et la martellent à l'aide d'une corne de rhinocéros, ce qui l'élargit, l'assouplit et finalement la transforme en une grossière étoffe dont ils s'entourent les reins. Ils fabriquent de la même façon des sacs qui servent à contenir les provisions.

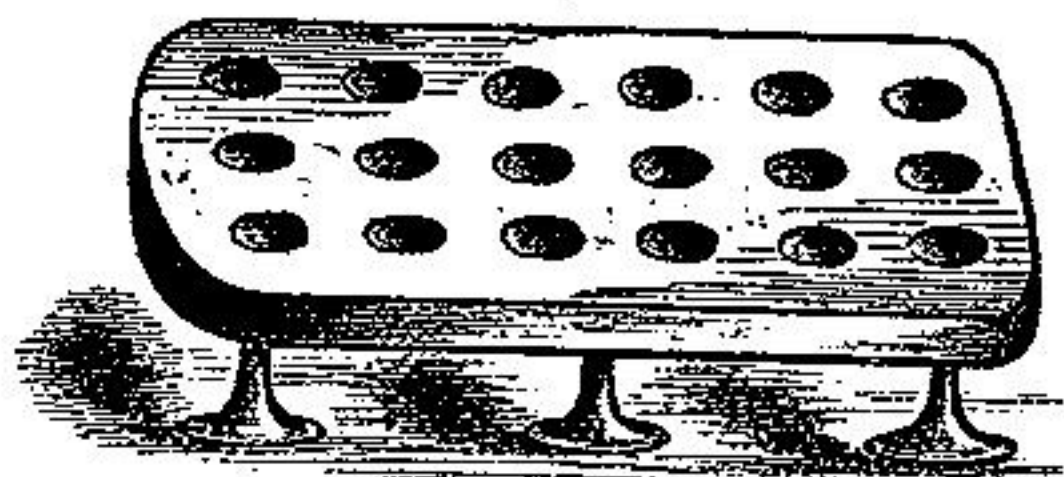
En dehors des travaux champêtres et des industries rudimentaires, ces indigènes s'adonnent à la chasse aux éléphants qui nécessite de leur part de grandes fatigues et une absence prolongée; aussi l'organisation d'une semblable entreprise prend-elle toujours les proportions d'un événement capital.

Elle débute par une bruyante orgie à laquelle se livrent les futurs Nemrods ; en même temps, imitant la marche de l'éléphant, sa course, ses gestes agressifs, ses cris, ses mouvements, les femmes des chasseurs parcourent le village en file indienne, frappant entre leurs mains ou sur des tiges de fer, poussant des clameurs sauvages, se livrant à des mimiques et à des contorsions hideuses.

Accompagnement obligé de toute cérémonie nègre, le pombbé ne tarde pas à couler, et bientôt aussi le tambour prélude à la danse ; les hommes se mettent à sauter en rond avec une grâce que l'on devine : on dirait d'une échappée d'ours savants. Non moins émues par l'effet de la pétillante bière africaine, les épouses se livrent aussi au charme chorégraphique, mais seulement entre elles ; car c'est là une loi générale chez les nègres : aucune communauté ne règne dans les divertissements publics entre le chef de famille et ses femmes qui sont considérées comme des êtres inférieurs, voire même comme des esclaves.

Quant tout ce monde a bien festoyé, dansé, hurlé, la troupe de chasseurs quitte le village et s'enfonce dans le porry où elle demeure parfois des mois entiers ; à son retour, la moitié de l'ivoire appartient de plein droit au sultan de la tribu, ainsi que toutes les peaux des animaux tués ; le plus souvent, d'ailleurs, c'est lui qui fournit la poudre et les fusils, de sorte que la part du tireur est généralement bien maigre.

Une des originalités de ces peuplades, c'est l'*ihouanza*, sorte de club situé à l'entrée du village et dont la construction ressemble fort, à première vue, à ces grands refuges que l'on construit dans les bois pour que les cavaliers en promenade puissent, en cas de pluie, s'y abriter avec leurs montures. Sous l'empire de cette même loi que je signalais plus haut, il y a l'*ihouanza* des hommes et celui des femmes ; et rien d'étrange comme ces lieux de réunion qui font absolument partie des mœurs indigènes : on

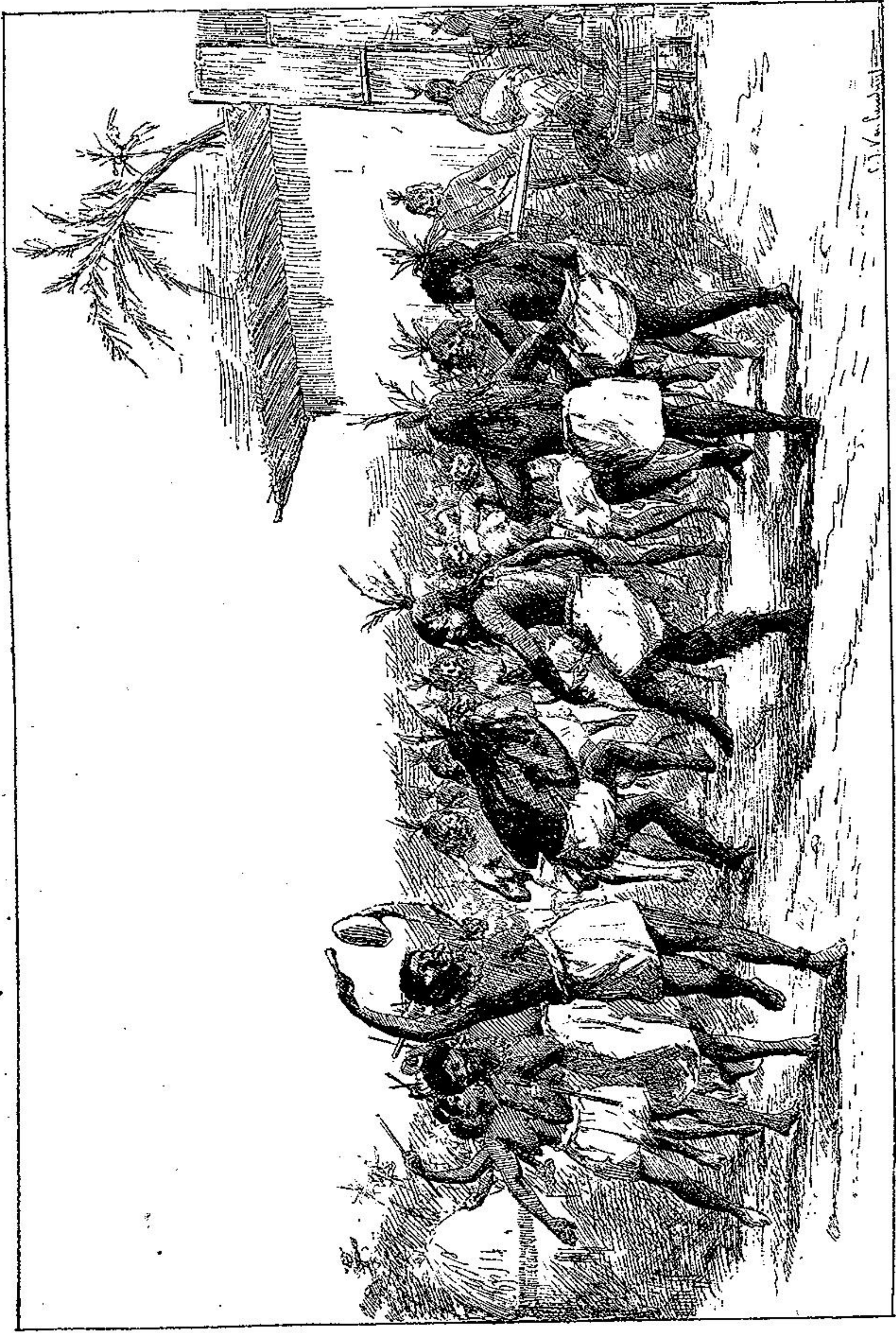


JEU DE BAO.

y jase, on y fume, on y traite ses affaires, on y dort, on y discute ses projets, on y vante ses exploits ; d'aucuns s'y rasant mutuellement la tête, ou s'épilent la barbe, les cils, les sourcils.

Dans le club des hommes, on joue ; le jeu le plus en faveur est le *bao*, sorte

de trou-madame dont je ne suis pas parvenu, je l'avoue, à bien saisir le mécanisme : c'est une tablette où se trouvent creusées dix-huit cases dans lesquelles les joueurs font évoluer un certain nombre de petites pierres comme les jetons d'un jeu de dames ; je suppose que la victoire reste à



FÊTE DES CHASSEURS D'ÉLÉPHANTS.

celui qui par ses combinaisons adroites et la faveur du hasard réussit à ramasser les cailloux de l'autre. Ce que ce jeu engendre de contestation, de querelles, on peut s'en faire une idée, et maintes parties de bao se terminent par des bousculades, des rixes et même des coups de couteau.

Le club des femmes est moins mouvementé, mais plus bruyant peut-être : elles s'y rendent à la tombée du jour, pendant les courts moments du crépuscule, et là, la pipe aux lèvres et se chauffant au brasier commun, accroupies ou assises sur des tabourets de bois, elles babillent, rient et fument avec délices jusqu'au moment où il convient de réintégrer le domicile conjugal.



UNE FORGE A KABAMBAGOUZIA.

Presque chaque matin, j'étais assis devant ma tente au lever du soleil, car depuis quelque temps le repos m'avait fui : dans l'impossibilité où je me trouvais de soigner ma jambe, le mal empirait à tel point qu'il m'arrachait tout sommeil ; aussi étais-je régulièrement debout longtemps avant les autres, et je pouvais assister au réveil de l'étrange population au milieu de laquelle nous vivions.

Tout d'abord, je voyais les unes après les autres s'écarter les portes en roseau qui ferment les huttes et les tembés environnants ; des têtes laineuses passent dans l'entre-bâillement et interrogent la température, l'heure, le temps ; bientôt les chefs de famille sortent, une peau jetée sur leur épaule, car le matin l'air est vif et souvent glacial ; machinale-

ment, ils se dirigent vers l'ihouanza ou s'arrêtent sur la place, se chauffent quelques instants au soleil et causent avec les voisins.

Puis, les uns vont aux champs, d'autres s'appliquent à divers travaux dans l'intérieur du village ; ceux-ci élèvent des tembés, ou tressent des paniers, des nattes, des ficelles ou des engins de pêche ; ceux-là travaillent le fer, mais moins habillement que les Vounyamouési ; pourtant ils fabriquent des armes, des outils, des ornements grossiers ; quelques-uns s'occupent de poterie, ce qui n'est guère compliqué, car leur science consiste à façonner la grande marmite où se prépare l'ougali, et une gourde qu'ils appellent bouyou (*cucurbita lagenaria*) qui sert à tous les usages de ménage. Quant à l'industrie du bois, elle se borne à confectionner des flèches, des massues, des lances, des cuillers, des mortiers, des tabourets.

Quelques-uns vont à la chasse, à la récolte du miel, ou bien encore à la pêche dans les eaux du Gombé, d'où ils rapportent parfois de superbes poissons.

Bon nombre d'entre eux sont aussi troubadours et passent la journée entière à psalmodier de plaintives mélodées en s'accompagnant sur la corde de leur arc auquel est adaptée la moitié d'unealebasse desséchée.

De leur côté, les femmes préparent la nourriture, broient le grain sur la pierre ou le concassent seulement dans un mortier de bois ; elles aident aussi aux plus durs travaux des champs, remuant la terre à l'aide d'une houe, le corps courbé en deux, et accompagnant leur besogne d'une complainte nasillarde dont le motif ne varie jamais et qu'elles chantent, rechangent et reprennent encore sans s'arrêter jamais, éternelle élégie qui dure aussi longtemps que l'ouvrage.

Chez le nègre, on le conçoit, l'occupation la plus sérieuse, c'est le repas, moment plein de béatitude et de joie pour ces pauvres déshérités ; leurs festins ne sont cependant guère variés : il faut qu'il y ait disette de grain, ou qu'un événement extraordinaire ait compromis les récoltes, détruit les provisions, pour que l'Africain touche à ses bestiaux. Dans ces contrées, du reste, où pullulle la tsétsé, il n'y a que des chèvres et des moutons, pas de bœufs ; mais, je le répète, l'indigène ne s'en nourrit pas ; il se contente de sa bouillie de sorgho et, aux jours de chasse, tout le monde profite de ces chapelets de viande enfilés sur de longues perches, curée odorante que rapportent triomphalement les chasseurs. A part aussi les moments de grande liesse où l'on brasse du pombé, la seule boisson du nègre, c'est l'eau claire qu'il recueille dans ses gourdes, auxquelles chacun boit à même, à tour de rôle.

Le chef de la famille mange seul ou avec des amis, des voisins, ou encore,

s'ils sont grands, avec ses fils, mais jamais avec ses femmes. L'hospitalité la plus large règne à toute heure chez lui : tout passant peut entrer, s'asseoir, plonger sa main dans la gamelle, s'abreuver au bouyou, sans avoir à fournir aucune explication, ni présenter d'excuse, sans être même astreint au moindre remerciement.

Les hommes sont, en général, grands, vigoureux, bien taillés ; leur physionomie s'écarte de celle du Mnyamouési : elle a plus de virilité, de sauvagerie, de décision ; ils tortillent leurs cheveux en chenilles, y ajoutent des fibres végétales, et se font des perruques de cordelettes qui pendent en capricieux dessins jusque sur leurs épaules.

Les femmes, au contraire, ont la chevelure courte et laineuse ; elles s'en servent souvent pour remiser leur pipe, leur couteau ou tout autre objet, absolument comme on poserait sa plume derrière l'oreille.

A l'instar des peuplades nègres en général, chez ces indigènes les bijoux, les ornements font fureur : les femmes feraient des folies pour une poignée de perles ; les hommes tirent grande vanité de leurs tatouages variés et de leurs bracelets d'ivoire qui souvent témoignent de quelque exploit cynégétique ; j'en ai vu qui portaient depuis le jarret jusqu'à la cheville des franges de poils de chèvre avec de petites clochettes aux extrémités et des lamelles de fer et de cuivre ; mais ils venaient de l'Ouvinza septentrional.

D'aussi nombreux détails ennueront peut-être le lecteur ; mais, je le confesse, ces observations furent mon unique distraction, le seul travail de mon esprit durant ces longs jours d'immobilité à Kabambagouzia ; et quoique nous fussions deux, Popelin et moi, nous trouvions que le temps marchait avec une lenteur désespérante et nous ne savions qu'inventer pour échapper à l'ennui qui nous gagnait.

Parfois nous allions à la chasse ; mais la saison n'était pas favorable pour le noble plaisir du sport : tout était aride, desséché ; un mois encore, et l'Africain mettra le feu à ces herbes, les pluies viendront ensuite féconder le sol, et la faune reparaitra avec les jeunes pousses.

Dans ces porrys plantés de miombos, où nous cheminions le fusil à l'épaule, on croirait toujours traverser des éclaircies : on est sous bois, mais les arbres s'écartent à mesure que l'on avance, l'ombre s'éloigne et le soleil traverse crûment ces maigres immensités. Deçà et delà, adossées aux troncs des miombos, s'élèvent les constructions audacieuses des fourmis : tours, bastions, poternes, chemins de ronde, rien n'y manque, et l'on voit sur le sol rougeâtre se dérouler en noires spirales des processions innombrables de ces insectes qui vont, viennent, entrent grimpent et sortent, portent,

des provisions, entraînent des fétus de paille, des matériaux, s'agitent, jamais ne s'arrêtent et travaillent toujours.

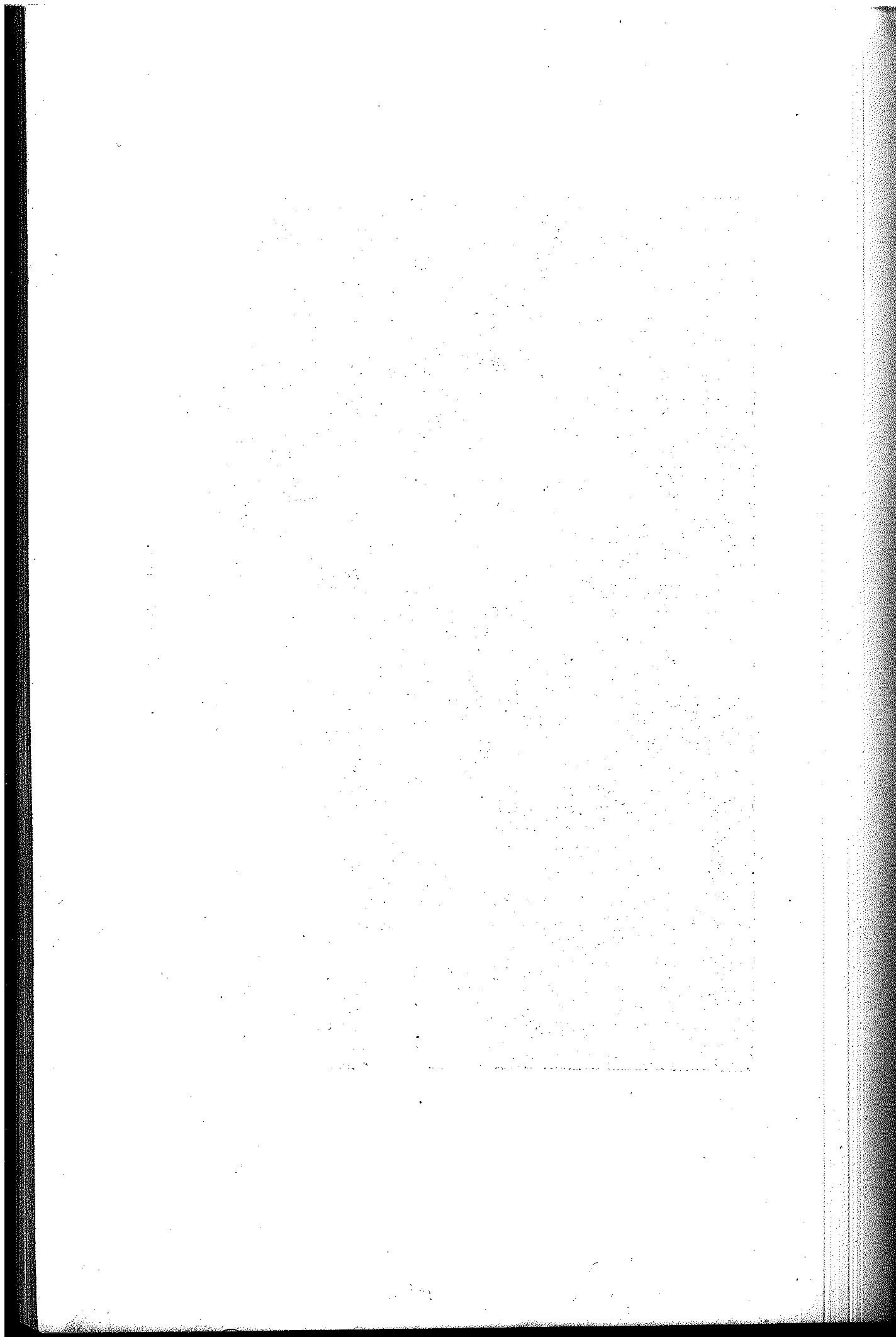
Tout en marchant, je commis un jour l'imprudence d'enfoncer le pied dans une de ces citadelles, et je continuai mon chemin sans prendre garde à l'escadron vengeur qui s'était cramponné à ma botte. Bientôt des fourmillements atroces me révélèrent l'horrible vérité : j'étais la proie d'une myriade de grosses fourmis noires africaines. J'essayai d'abord de m'en débarrasser en m'administrant des coups de poing là où je les sentais remuer ; mais en un moment, de la tête aux pieds je fus piqué de si abominable façon que je m'enfuis dans l'épaisseur du fourré ; là, j'arrachai en toute hâte mes vêtements et me livrai à une lutte épique contre mes ennemis qui avec férocité enfonçaient leur grosse tête ronde dans la blessure et se laissaient tuer sur place, tout comme l'insatiable tsétsé : à partir de ce jour, je mis un soin extrême à respecter les monuments que ces industriels insectes élèvent au milieu du porry.

J'ai dit qu'une des occupations des naturels de Kabambagouzia est la récolte du miel ; ils la font de deux manières : par voie artificielle et par les moyens naturels. La première méthode consiste à disposer dans les arbres qui avoisinent le village des troncs évidés destinés à servir de ruches aux essaims voyageurs ; quant à la seconde, c'est toute une chasse qu'ils font pour ravir aux abeilles leur précieux trésor. Il s'agit d'abord de découvrir l'endroit où il se trouve ; en cela, on l'a deviné, ils sont guidés par le petit oiseau à miel, le coucou indicateur qui par ses cris brefs et répétés attire leur attention, insiste pour qu'ils le suivent et, sautillant de branche en branche, les conduit ainsi jusqu'au but ; rien d'étrange comme les évolutions de ce petit traître qui pourtant ne bénéficiera en rien de la découverte qui lui a valu tant de peine.

Avec une mâle énergie, les nègres entament alors le combat contre les abeilles : sans prendre garde aux dards vengeurs dont ils sont assaillis, ils élargissent à coups de hache l'orifice de la ruche et s'emparent des rayons de miel que leurs propriétaires défendent cependant avec l'acharnement que l'on sait. Il faut croire que le derme de ces sauvages est autrement dur que le nôtre, car dans ce dangereux travail ils n'apportent absolument aucune précaution pour se préserver des piqûres ; ils sont, du reste, très friands de miel, au point de mordre les gâteaux à pleines dents en avalant sans sourciller les nombreuses abeilles mortes qui s'y trouvent. Quant à nous, chaque fois que l'occasion s'en présentait, nous en achetâmes, car depuis longtemps nos provisions d'Europe étaient épuisées et notre table se trouvait réduite à une monotonie désespérante.



CHASSE AU RHINOCÉROS BLANC.



Accompagnés de deux hommes d'escorte, un jour nous nous étions éloignés, Popelin et moi, à une distance considérable, dans l'intention de chasser ; mais le gibier se faisait décidément rare, et c'est à peine si de loin en loin on voyait détalier quelque antilope peureuse, égarée dans ces porrys déserts ; dépités, nous avançons quand même, lorsque tout à coup Popelin me quitta, traversa en courant un fourré et presque simultanément deux détonations retentirent ; mais au même moment, de l'accent d'un homme en danger, je l'entendis appeler :

« A moi, Burdo ! »

Je m'élançai. Le capitaine venait de manquer un superbe rhinocéros blanc qui furieux le chargeait : épauler et envoyer à l'animal les deux balles de mon rifle fut l'affaire d'un éclair ; la précipitation que j'y mis m'empêcha de l'abattre d'emblée ; mais du moins son attention fut détournée de Popelin et, blessé, il regagna en quelques bonds la profondeur du bois.

Guidés par les traces de sang qu'il perdait, nous nous mîmes à sa poursuite, et, pénétrant dans une éclaircie, nous le vîmes à l'autre extrémité, arrêté, le corps appuyé contre un arbre ; il eut encore la force de s'élançer vers nous, mais nous étions préparés à cette attaque, et nos quatre coups de feu l'arrêtèrent en chemin ; il chancela et tomba en beuglant d'une façon effroyable.

« Bismaïllah ! » crièrent nos nègres ; et, après avoir tranché la tête de l'énorme bête, l'un d'eux s'en fut quérir du monde ; nous rentrâmes alors triomphalement au village avec notre gros gibier. Ce fut la seule pièce importante que nous abattîmes en cet endroit où, du reste, zèbres et girafes n'apparaissent guère à cette époque de l'année.

A quelques jours de là, notre existence à Kabambagouzia fut réjouie par le retour de Roger ; c'était le 26 juin : entièrement rétabli grâce à sa robuste santé et aux soins éclairés du docteur Van den Heuvel, notre courageux compagnon vint reprendre sa place à la peine ; il aurait pu rester quelque temps encore en convalescence à Taborah, au milieu du calme et de l'abondance, mais il préférait partager nos privations et nos dangers. Du reste, il avait triomphé vaillamment de son ophtalmie et de sa fièvre, et j'ai rencontré peu de constitutions aussi bien appropriées que la sienne à tous les inconvénients de la vie africaine : il a une santé de fer que la malaria peut secouer parfois, mais que jamais je n'ai vue ébranlée et qui lui permettra d'affronter longtemps encore le redoutable climat équatorial.

Le 30 juin, Popelin, Roger et moi nous étions assis sous la tente, et, tout en causant des événements du jour, pour la centième fois peut-être nous

calculions l'époque où les porteurs arriveraient et où nous pourrions enfin quitter Kabambagouzia ; autour de nous, étendus a terre, nos hommes devisaient, insoucians et joyeux, tandis que les indigènes circulaient, passaient, repassaient, n'osaient s'arrêter par crainte de nous déplaire, mais se trouvaient toujours ramenés vers ce spectacle incroyable : trois hommes blancs assis sous une maison de toile !

Tout à coup, à l'entrée du village un bruit inusité retentit ; les naturels bondissent dans leurs cases et en ressortent transformés en combattants ; nous-mêmes, nous saisissons nos carabines, lorsque apparurent six hommes entièrement nus, désarmés, la figure bouleversée, et parmi eux je crus reconnaître de suite deux askaris de la caravane de M. Cadenhead ; ces malheureux se jetèrent à nos pieds, et, sans nous laisser le temps de les interroger :

» O maîtres, crièrent-ils, fuyez, fuyez ! Mirambo arrive avec Simba et le Nioungou, et derrière eux marchent réunies toutes les hordes de Rougas-Rougas que renferme cette région. Ils ont assassiné vos frères, Carter et Cadenhead, massacré leurs hommes et pillé tout leur bien ; c'est par miracle que avons échappé à la mort, mais les bandits nous poursuivent, ils vont arriver, fuyez ! »

A ce discours, comme une flambée de poudre, l'alarme se communique à tout le village : les portes sont fermées, solidement barricadées et les guerriers se postent dans les chemins de ronde ; en vain essayons-nous de ramener un peu de calme dans les esprits, la terreur, au contraire est bientôt portée à son comble par le récit émouvant de la sinistre tragédie qui vient d'ensanglanter les champs de Pimboué.

